This blurred image is only for you to be able to identify the artwork.

Zone grise de l'original

2023

Le projet de recherche-création *Zone grise de l'original (des bifaces aux NFT)*, dirigé par l'artiste Pierre Leguillon, chargé de cours à la HEAD – Genève (HES-SO), articule entre elles plus d'une douzaine de contributions variées (expositions, conférences, projections, rencontres, ateliers, etc.) dans plusieurs institutions culturelles genevoises – mais aussi dans un café –, entre octobre 2023 et juin 2024. Elles peuvent se suivre comme un feuilleton ou une série.

Avec une équipe constituée entre autres d'artistes, d'historien·ne·x·s de l'art, d'un juriste et d'un préhistorien, nous proposons d'arpenter la « zone grise de l'original », soit un espace trouble qui s'est formé autour de la collection, de la conservation, de la restauration et de l'exposition des œuvres d'art, au moins depuis le Moyen-Âge et après les découvertes archéologiques du 19e siècle liées aux empires coloniaux. Nous avons mené un travail de terrain dans différents musées de Genève, avec à l'esprit différents héritages récents : celui de l'Art moderne, celui de l'Art conceptuel des années 1970, et celui de qu'on appelle, depuis les années 1980, la « critique institutionnelle ».

Nous produisons des formes d'exposition sur mesure et des récits inédits, pour des œuvres et des artefacts dont la particularité est, bien souvent, de ne pas pouvoir être montrés au public car de nature douteuse. Nous remarquons que certaines conceptions non-occidentales de l'art, les technologies numériques (impression 3D, NFT, etc.), ou bien encore l'évolution du droit depuis l'invention de la photographie, peuvent nous permettre d'éclairer cette zone grise.

Autrement dit, comment peut-on déplacer ou redéfinir la conception institutionnelle de l'original et du faux en Occident, déjà bien mise à mal depuis le début du 20e siècle, à l'heure où les œuvres circulent en premier lieu sous forme numérique, et toujours dans un contexte mondialisé, qu'il soit ou non artistique ? Enfin, s'il est de plus en plus difficile de nous repérer au milieu des *deepfakes* ou des productions de l'Intelligence Artificielle (IA), doit-on encore s'obstiner à fonder le commerce et la réception de l'art sur le postulat de l'originalité ?

Sauf mention contraire, l'accès à ces activités est gratuit. D'autres évènements pourront avoir lieu en 2024 et seront annoncés ultérieurement.

Ce projet, mené en 2022–2024, bénéficie du soutien du Fonds stratégique de la HES-SO et de la HEAD – Genève.

Équipe du projet de recherche (HEAD – Genève) : Pierre Leguillon (requérant), Mathias C. Pfund, Ileana Parvu, Adélaïde Quenson

Merci à tou·te·x·s les intervenant·e·x·s et à Andrea Bellini, Marina Berazategui, Paul Bernard, Ilan Bertschy, Tom Bidou, Tiphanie Blanc, François Bovier, Morgan Carlier, Jean-Christophe Castel, Jacqueline Caux, Marie-Ève Célio, Nina Childress, Yves Christen, Sophie Costes, Julie Cudet, Gabriele di Matteo, Nicolas Ducimetière, Julien Fronsacq, Peggy Gale, Christelle Granite-Noble, Caroline Guignard, Flore Higelin-Piemontesi, Laurence-Isaline Stahl-Gretsch, Ana Jotta, Katrin Kettenacker, Nathan Lachavanne, Maxime Lassagne, Les Belges, frères sérigraphes ; David Lemaire, Anthony Masure, Charlotte Morel, Floriane Morin, Olivier Mosset, Mila Musy, Isabelle Naef, Françoise Ninghetto, Aurélie Nydegger, Émilie Parendeau, Maud Pollien, Fabienne Radi, Sadri Saïeb, Sara Sanchez Del Olmo, Anne-Claire Schumacher, Gazy Sahin, Jacqueline Studer et aux collaborateur·trice·x·s de la HEAD – Genève.

Ainsi qu'à la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie (MAH), au Centre d'Art Contemporain Genève, à la Collection des moulages de l'Université de Genève, à la Fondation Baur, à la Fondation Bodmer, au Fmac, au café Le Gavroche, au Mamco, au MEG, au Musée Ariana, au Musée d'Art et d'Histoire, au Musée des Sciences, au Museum d'Histoire naturelle, au Spoutnik.

Ce programme a été mis en page par Salome Schmuki et imprimé par Drifosett (Bruxelles).

Octobre

Lundi 16 oct. — 12.15

Conférence suivie d'une visite guidée

"Voir double" Mathias C. Pfund

Mamco
Salle de conférence, rdc
Rue des Vieux-Grenadiers, 10
1205 Genève

L'artiste Mathias C. Pfund est invité à présenter son travail artistique aux Amis du Mamco à partir d'un diaporama intitulé *Voir double*. Il racontera comment ses œuvres tentent de remettre en question la bienséance et la normativité politique des images en prenant souvent l'espace public comme contexte privilégié d'exploration.

À l'issue de sa présentation, Mathias C. Pfund propose une visite guidée dans l'escalier du Mamco – musée où il fut gardien et guide en parallèle de ses études à la HEAD – Genève et à l'Université de Genève en histoire de l'art. Il y présentera *Voyage sur la Terre* (2023), T-shirt sérigraphié et résurgence d'une fresque de l'artiste italien Gabriele di Matteo portant le même titre (2003).

La fresque représente quatre sélénites égarés du *Voyage dans la Lune* de Georges Méliès (1902), visitant un musée où est exposée la couverture agrandie de *La Vie illustrée de Marcel Duchamp* par André Raffray (1977). À l'issue de sa production pour une exposition, la fresque fut conservée en l'état par Christian Bernard, alors directeur du musée. Mais n'ayant pas été inscrite à l'inventaire des collections, elle est recouverte depuis 2016 par une planche de bois peinte en blanc. Si son statut est aujourd'hui incertain, son avenir l'est encore davantage puisque le bâtiment du musée va prochainement faire l'objet d'une rénovation et d'une restructuration.

Le T-Shirt *Voyage sur la Terre* sera exposé jusqu'à fin mars 2024 à la librairie La Dispersion (même adresse). Quelques exemplaires y seront disponibles selon le principe du *first arrived, first served*. La fresque aujourd'hui dérobée à la vue s'échappe ainsi du musée pour resurgir ailleurs, hors du contrôle de l'artiste.

Mardi 24 oct. — 20.30

Projection

"L'Enfer" présenté par Jonathan Pouthier

Cinéma Spoutnik
Rue de la Coulouvrenière 11, 1er ét.
1204 Genève

Dans la vulgate des archivistes, l'endroit où se retrouve ce qui ne peut être montré est nommé *l'enfer*. Ces parts maudites des bibliothèques conservaient les ouvrages condamnés à l'oubli pour des raisons morales et idéologiques, de peur qu'ils ne viennent contaminer l'ensemble. La collection des films du Musée national d'Art moderne au Centre Pompidou, à Paris, possède sa propre *zone grise* où se sont accumulées au fil des activités de l'institution des copies fragiles, abîmées, malades, incomplètes, sans droits, ou encore non-attribuées. Ce qu'on y trouve a perdu, temporairement ou définitivement, son statut d'œuvre. Jonathan Pouthier propose un programme inédit de 53 minutes à partir de 9 bobines, 16 et 35 mm, littéralement *innommables*.

C'est parce qu'elles sont accidentées par leurs présentations répétées que ces copies ne sont plus projetables. Peut-on détruire un film deux fois ? Que resterait-il à voir ? Sur le plan éthique, il est contestable de présenter une œuvre dans un mauvais état, sauf à considérer (et énoncer) que ce que l'on projette est *autre chose*. Les copies de l'enfer sont destinées à exister privées des films qu'elles transportent, et les présenter revient à manipuler des traces de leurs expositions passées.

Jonathan Pouthier est chargé de la programmation de la collection des films du Centre Pompidou à Paris depuis 2011. Il a été le commissaire de nombreuses expositions et publie cette année *L'histoire d'une histoire du cinéma*, co-édité avec Enrico Camporesi et co-publié par Paris Expérimental et le Centre Pompidou.

Mardi 31 oct. — 18.00

Exposition, vernissage

"Do You Know Snow?" Daniel Caux et Michael Snow

Une proposition de Jonathan Pouthier et Pierre Leguillon
Conception graphique : Roch Deniau

Centre d'Art Contemporain Genève
Project Space, 4e ét.
Rue des Vieux-Grenadiers, 10
1205 Genève

Exposition du 1er novembre au 23 décembre 2023 aux horaires et tarifs du Centre d'Art Contemporain Genève (www.centre.ch)

Hommage à l'artiste et cinéaste canadien Michael Snow (1928–2023), disparu cette année, l'exposition propose un regard inédit sur l'œuvre d'un artiste singulier du 20e siècle.

En 1978, Michael Snow présente à Paris, au Centre Pompidou, sa première exposition monographique en France. Parallèlement, il accepte l'invitation de Daniel Caux (1940–2008), musicologue français et fondateur de l'Atelier de Création Radiophonique de Radio France, à participer à la réalisation de l'émission *« Do You Know Michael Snow? »* diffusée le 29 septembre 1978, soit un peu plus de deux mois avant le vernissage de l'exposition. Comme pour une bande-annonce, l'artiste se prête au jeu de la mise en récit radiophonique de son œuvre. Ponctué par les interventions des théoriciens et cinéastes Dominique Noguez, Claudine Eizykman, Guy Fihman ou encore Chantal Akerman, d'extraits tirés de ses œuvres, et d'interludes de *free jazz*, cet enregistrement sonore offre une expérience singulière du travail de l'artiste en déplaçant la question du regard sur l'œuvre vers celle de l'écoute. Adaptée pour les salles du Centre Pompidou, cette rétrospective à écouter, désormais accompagnée d'un diaporama de 90 diapositives, témoigne des préoccupations conceptuelles et esthétiques de l'artiste, mais également des expérimentations didactiques de l'époque.

Longtemps considérée comme perdue, cette pièce manquante de l'exposition de 1978 est repensée pour le Project Space du Centre d'Art Contemporain et mise en regard d'un exemplaire du catalogue de l'exposition acquis à la librairie La Dispersion, au pied du centre d'art. L'ex-libris indique que l'ouvrage a appartenu à Pascal Doury (1956–2001), illustrateur et artiste français collectionneur d'images. De nombreux livres de sa collection avaient la particularité d'être « truffés » d'autres images et documents glissés par ses soins. Le catalogue en question était notamment augmenté du carton d'invitation de la rétrospective « Michael Snow, Panoramique » organisée au Centre pour l'image contemporaine Saint-Gervais/Genève et au Mamco, en 2000. Ce sont donc deux expositions qui se télescopent à 22 ans, puis 23 ans d'écart, à travers un objet multiple – ce catalogue imprimé à plusieurs centaines d'exemplaires – qui retrouve, par cette opération, un caractère unique.

À la croisée des pratiques conceptuelles et didactiques expérimentales, le dispositif immersif et multimédia de l'exposition explore le devenir des œuvres à l'ère de la dématérialisation des supports.

Novembre

Lundi 20 nov. — 18.00

Conférence

"Ana Lupaș au prisme des publications sur son œuvre, de 1967 à 1996" Ileana Parvu

MAH, Musée d'Art et d'Histoire de Genève
Bibliothèque d'Art et d'Archéologie, 1er ét.
Promenade du Pin, 5
1204 Genève

L'artiste roumaine Ana Lupaș (née en 1940) s'est formée à l'Institut des Arts plastiques de Cluj, au nord-ouest de la Roumanie, dans la section de tapisserie. Terminant ses études au début des années 1960, elle embrasse une carrière d'artiste textile et expose notamment à la Biennale internationale de la Tapisserie à Lausanne (en 1969 et 1971) où ses œuvres côtoient celles d'autres artistes du bloc de l'Est connues dans le champ du *Fiber Art*, comme Magdalena Abakanowicz et Jagoda Buić.

Dans le tournant qu'a constitué l'après 1989, Lupaș a construit un récit susceptible de procurer une large réception, en Europe de l'Ouest et aux États-Unis, de son travail commencé trois décennies plus tôt dans le contexte de la Roumanie communiste. Ses actions, qui se sont déroulées, la plupart du temps, en l'absence de public et à la faveur de ruses pour déjouer la censure, n'ont en effet connu, au moment de leur exécution, qu'une diffusion des plus restreintes. Le récit de l'artiste est aujourd'hui relayé en grande partie par les institutions occidentales où ses œuvres ont fait entre-temps leur apparition (comme cette année au Centre d'Art contemporain de Genève dans l'exposition « Chrysalide : le rêve du papillon » et au Stedelijk Museum à Amsterdam qui lui consacrera une rétrospective du 9 mai au 15 septembre 2024).

Si ces réécritures de la pratique artistique constituent assurément, comme l'estime l'historien de l'art Jean-Marc Poinsot, un des moyens à l'aide desquels les artistes se constituent en tant que tel·le·x·s, la conférence entend aller au-delà de la construction produite rétrospectivement par Lupaș pour rendre compte de son travail. Parvu examinera notamment celui-ci du point de vue de publications sur ses œuvres, parues à l'époque de leur réalisation, qui font partie de la riche collection de périodiques de la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie au Musée d'Art et d'Histoire de Genève. Ces documents, catalogues et revues d'art, seront consultables à l'issue de la présentation.

Ileana Parvu est historienne de l'art et professeure associée à la HEAD – Genève. Elle a notamment publié l'ouvrage : *Faire, faire faire, ne pas faire. Entretiens sur la production de l'art contemporain* (Dijon, Presses du réel, 2021).

Décembre

Jeudi 7 déc. — 18.00

Conférence et rencontre

"IA et photographie: Que dit le droit d'auteur?" Yaniv Benhamou Répondant : Paul-Louis Roubert

Centre de la photographie Genève
Cycle « Il faut qu'on parle… »
Salle de conférence, rdc
28, rue des Bains
1205 Genève

De l'invention de la photographie et du daguerréotype (1839), à l'ère actuelle de l'IA, chaque technologie pose de nouveaux défis juridiques, notamment sous l'angle du droit d'auteur qui exige l'originalité comme condition de protection. Dès son invention, la photographie était considérée par certain·e·x·s comme un simple moyen mécanique de reproduction, et pour d'autres comme un réel moyen d'expression de l'artiste. Ces questions reviennent en force avec l'apparition de l'IA où l'image est générée automatiquement.

Ainsi l'artiste nord-américain Jason Allen, lauréat contesté d'un concours artistique au Colorado, aurait passé plus de 80 heures pour trouver les bonnes instructions afin de générer des images de costumes de style victorien avec des scaphandres d'astronautes, avec éclairage et couleurs désirés, pour fabriquer son *Théâtre d'Opéra Spatial* (2022). Sur l'ensemble des 900 images générées par l'IA, il n'en aurait retenu que 3, dont la définition aurait été améliorée avec Gigapixel AI, avant d'être imprimées sur toile.

Le phénomène pose des questions de droit d'auteur passionnantes. D'abord, sous l'angle du résultat (*output*), aussi bien que sous l'angle des images d'entrainement (*input*), certain·e·x·s artistes et les banques d'images se plaignant de violation de droits d'auteurs du seul fait que leurs œuvres sont utilisées pour nourrir l'algorithme.

Le Professeur Yaniv Benhamou, avocat et professeur associé de droit du numérique à la Faculté de droit de l'Université de Genève, est spécialisé en protection et gouvernance des données, droit de la création et des technologies. Il nous invite à parcourir l'histoire de la photographie depuis ses débuts pour voir comment la notion d'originalité s'est vue transformée au gré de l'évolution des techniques. Le *momentum* est particulièrement bien choisi. D'abord parce que de nombreuses actions en justice initiées en 2023 permettront de déterminer dans quelle mesure il est licite de réutiliser des milliards d'images pour entrainer les algorithmes. Ensuite, parce que plusieurs décisions récentes redéfinissent la notion d'originalité des créations générées par l'IA, en distinguant par exemple l'apport créatif de l'artiste et le degré de contrôle exercé sur ses outils.

Avant d'ouvrir les questions au public, Paul-Louis Roubert dialoguera avec Yaniv Benhamou. Paul-Louis Roubert est historien de la photographie, Maître de conférences HDR à l'Université Paris 8, Président de la Société française de Photographie et co-fondateur de la revue *Photographica*.

Mardi 19 déc. — 18.00

Conférence et atelier

"Original, copie et 'réplique authentique' : du rôle de la reproduction dans les arts de l'Asie de l'Est" Helen Loveday

HEAD – Genève
Salle Georges Addor, bât. E, rdc
Av. de Châtelaine, 5
1203 Genève

Dans les arts de l'Asie de l'Est (Chine, Corée, Japon, etc.), les frontières entre l'original et la copie, le vrai et le faux sont souvent très floues et ces termes n'ont pas la même résonance – péjorative ou favorable – qu'en Occident. Non seulement tout apprentissage artistique est fondé sur la copie d'œuvres des maîtres anciens, mais le processus créatif lui-même ne se conçoit qu'au sein d'une tradition centrée sur la copie. Les procédés de reproduction permettent même, dans le cas d'œuvres religieuses bouddhiques et taoïstes, de dupliquer, voire d'augmenter le pouvoir magique ou spirituel de l'original par la création de multiples « répliques authentiques ».

Helen Loveday, sinologue et historienne de l'art, est à la fois chargée de cours dans l'Unité d'Histoire de l'art à l'Université de Genève et conservatrice à la Fondation Baur, Musée d'Extrême-Orient de Genève. Elle est l'auteure de très nombreux articles et de livres sur les arts décoratifs chinois et japonais couvrant un spectre très large incluant notamment la céramique, le textile, les laques, les bronzes, les estampes.

À l'occasion de cette conférence, elle propose que des étudiant·e·x·s de Bachelor de la HEAD – Genève (Option Re/Production) impriment un bois gravé issu de sa collection personnelle. Les minorités du sud-ouest de la Chine, notamment les Yao/Miao (qui vivent également en Thaïlande) se servent de cette matrice ornée d'un idéogramme du nom d'une divinité du panthéon taoïste chinois comme d'un tampon, ici sculpté en forme d'animal. On imprime le nom du dieu sur du papier, puis on lui fait une demande ou une prière en brûlant le support afin que le message monte au ciel. Ce rituel est le plus souvent réalisé lors de funérailles ou de mariages. Ce bois gravé sera dupliqué par l'Atelier maquettes et CNC de la HEAD, produisant ainsi une copie de la matrice originale. Un exemplaire de cette « double » estampe sera ensuite imprimé par les étudiant·e·x·s de la HEAD pour être offert et discuté avec les participant·e·x·s.

2024

Janvier

Jeudi 18 jan. — 18.00

Conférence et atelier

"Peut-on parler de faux en préhistoire ?" Éric Boëda

Café Gavroche
Bd James-Fazy, 4
1201 Genève

L'archéologie n'a pas été épargnée par la prolifération des faux, dès l'origine de la paléontologie, au milieu du 19e siècle. Dans ce domaine aussi donc, les faux abondent : faux outils de pierre taillée, faux ossements humains fossiles, faux objets d'art préhistoriques (galets aziliens, gravures, peintures rupestres…). Là, plus encore qu'ailleurs, c'est l'imagination et la fiction qui permettent d'interpréter des artefacts touchant aux origines de l'homme et à son évolution. Ces découvertes peuvent avoir un retentissement considérable au prisme d'une lecture géopolitique contemporaine.

Paradoxalement, dans le domaine de l'archéologie expérimentale, c'est en essayant de re-fabriquer des objets à l'identique que l'on peut comprendre comment ils ont été conçus et en déduire les usages. La fabrication d'une copie fidèle à l'original peut révéler des indices d'une valeur aussi bien technique qu'anthropologique. En privilégiant le geste producteur/créateur de l'objet plutôt que sa fétichisation, se rejoignent des conceptions héritées à la fois d'André Leroi-Gourhan et de l'Art conceptuel : la production d'une réplique ou d'une copie fidèle serait la plus sûre voie d'accès à une compréhension profonde, cognitive, d'un objet ou d'une œuvre.

Autour d'un verre dans un café, le préhistorien Éric Boëda propose de nous interroger ensemble sur des questions qui relèvent souvent de l'épistémologie. Par exemple, est-ce un autre moi ou est-ce un autre *que moi* qui a fabriqué un objet ? Dans le second cas, la singularité de l'individu et du contexte est manquante. Comment alors ne pas trop rapidement confondre ma mémoire et sa mémoire ? Nous sommes capables de produire la copie d'une forme, mais est-ce la forme seule qui définit un objet ? C'est-là toute la question de l'hylémorphisme postulée par Aristote, pour qui la forme prévaut sur la structure.

Éric Boëda est préhistorien, technologue, Professeur d'anthropologie préhistorique à l'Université de Wuhan (Chine). Il fut aussi Professeur à l'Université de Paris-Nanterre, et directeur de la Mission franco-brésilienne du Piauí (ministère français de l'Europe et des Affaires étrangères) où il a travaillé sur les plus vieux outils humains. Il apportera pour l'occasion quelques bifaces qu'il a lui-même taillés au cours de sa carrière.

La conférence et les échanges avec le public seront filmés par le cinéaste documentariste Lucien Monot.

Mardi 23 jan. — 18.30

Conférence et atelier

"50 nuances de faux" Gilles Perret

MAH, Musée d'Art et d'Histoire de Genève
Salle de Consultation de la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie, 3e ét.
Promenade du Pin, 5
1204 Genève

Nombre de places limitées. Réservation par e-mail auprès d'Adélaïde Quenson : adelaide.quenson@hesge.ch

Pierre Leguillon et Mathias C. Pfund sont actuellement sur les traces des farinets, célèbres pièces de 20 centimes produites par le faux-monnayeur valaisan (et figure nationale suisse), Joseph-Samuel Farinet (1845–1880), dont la vie et l'action furent romancées par Ramuz sous les traits de Maurice Farinet, puis incarnées au cinéma par Jean-Louis Barrault.

En écho à leurs investigations, Gilles Perret, responsable du Cabinet de Numismatique au MAH, propose de déployer une sélection de pièces issue des collections. Son corpus – que nous pourrons regarder et discuter autour d'une table – explicitera les subtiles nuances de la copie que l'on rencontre en numismatique, de la contrefaçon ou « faux pour servir », jusqu'aux reproductions, en passant par les pures et simples imitations. Il pointera également les indices de l'évolution culturelle de la notion même de reproduction à travers une histoire métallique qui remonte à l'Antiquité. Car même pour la monnaie, la notion de faux n'est pas stable.

Pierre Leguillon et Mathias C. Pfund présenteront de leur côté les œuvres de quelques artistes contemporain·e·x·s ayant utilisé, détourné ou falsifié de la monnaie dans des contextes géographiques, historiques et politiques très différents depuis le début des années 1960 : Genpei Akasegawa (赤瀬川 原平) au Japon, Marcel Broodthaers en Belgique, Cildo Meireles au Brésil, Moyra Davey et Jill Magid aux États-Unis.

Rencontre en présence de l'artiste et designer de bijoux Ligia Dias, associée à cette partie du projet.

Février

Jeudi 21 fév. — 18.00

Conférence

"Le multiple en résonance. Des estampes aux NFT : regards croisés entre technique et légalité" Guillaume Helleu

HEAD – Genève
Design Room, bât. H, rdc
Avenue de Châtelaine, 5
1203 Genève

Dans un contexte où les technologies *blockchain* associées aux NFT demeurent une énigme pour bon nombre d'observateurs, la présentation de Guillaume Helleu, architecte de formation et spécialiste de la *blockchain*, offre de nouvelles clefs de lecture à partir d'une observation croisée du monde traditionnel de la production et de la diffusion des estampes, notamment japonaises, et de l'économie contemporaine des NFT. Bien que ces domaines semblent ne rien avoir en commun, une étude attentive révèle pourtant de profonds points de convergence. Des tirages ou éditions aux *collectibles*, des matrices de gravure aux *smart contracts*, le vocabulaire change mais l'approche conceptuelle demeure. Cette juxtaposition souligne non seulement les ponts entre ces mondes, mais aussi leurs natures complémentaires.

Cette passerelle temporelle et technologique se prolongera ensuite par l'exploration des problèmes légaux que posent la production de NFT à travers la présentation d'une collection de NFT créée dans le cadre de ce projet de recherche et création, intitulée *The Call*. Celle-ci repose sur un *smart contract* qui explore le Web afin d'y sélectionner des images aléatoirement pour générer une collection de 100 NFT uniques qui sont actualisés toutes les 24 heures. Ce mécanisme fait écho au caractère fluide et transitoire des réseaux d'information et pose plusieurs questions fondamentales relatives aux notions d'éthique et de propriété. Qui détient les droits de l'image ainsi affichée ? Est-il permis d'utiliser des éléments du Web sans le consentement préalable de leurs auteur·trice·x·s ? Que se passe-t-il si le contenu affiché heurte les valeurs de l'acheteur·euse·x ou du spectateur·trice·x ?

Guillaume Helleu nous convie à une plongée à la croisée de l'art et de la technologie, questionnant les procédés techniques actuels à partir de méthodes plus traditionnelles liées à la diffusion massive des images au 19e siècle. Dans un monde où l'art numérique et les NFT évoluent constamment, nous devons sans cesse réévaluer notre relation à l'art, à la propriété et à l'éthique.

Guillaume Helleu est architecte, chercheur associé à la HEAD – Genève, et cofondateur de Hint3rland, un studio de création pour le Web3.

Lundi 26 fév. — 18.00

Exposition, vernissage

"Tomorrow Never Dies. Hyperréalités du Laocoon" Commissaire Francesca Zappia

Collection des moulages de l'Université de Genève
Rue des Vieux-Grenadiers, 10
1205 Genève

Exposition du 28 février 2023 au 15 mai 2024, ouverte les lundis et mercredis de 10 à 18h (sauf les 1er et 3 avril). Ouverture exceptionnelle les jeudi 14 mars et 16 mai pour la Nuit des Bains, et le samedi 25 mai pour la Nuit des Musées.

Dans la série des « Lundi aux moulages. Éclairages sur les expositions en cours », de courtes conférences sont proposées le lundi de 12h15 à 12h45 :
4 mars : « Le Laocoon de Virgile » par le Prof. Damien Nelis

25 mars : « Laocoon, ses fils, ses serpents… Il est partout ! Le Laocoon à travers l'art et le 9e art » par Émeline Hedrich

29 avril : « Les bras du Laocoon : une question qui bouge » par le Prof. Lorenz E. Baumer

Pensez-vous vraiment faire face à l'original du Laocoon lors de votre visite aux Musées du Vatican à Rome ? Et si, au contraire, vous regardiez un chef-d'œuvre au caractère ambigu, imaginé et imaginaire, bien éloigné du groupe sculpté que les Romains admiraient à son emplacement original, au sein du palais de l'empereur Titus ? Depuis sa découverte au début du 16e siècle, le Laocoon est devenu le point de convergence de l'imagination et des fantasmes des artistes, des archéologue·x·s et des historien·ne·x·s de l'art. Les innombrables dessins, gravures, copies sculptées, moulages et aujourd'hui reproductions 3D portent la trace de ces ré-interprétations successives. Ainsi le Laocoon devient-il un objet hybride où confluent différents imaginaires et significations. Son *hyperréalité* remet alors en question la véracité de ce que nous entendons être un original.

La Collection des moulages de Genève conserve une copie en plâtre de la tête du Laocoon. En parallèle d'un PhD à la Glasgow School of Art qui vise à imaginer une nouvelle pédagogie pour la collection de moulages aujourd'hui, l'historienne de l'art et commissaire d'exposition Francesca Zappia propose une lecture des transformations de cette sculpture iconique de l'art occidental à partir de nombreuses images d'archives glanées à Genève (notamment dans le fonds de l'ancienne École des Arts Industriels) et ailleurs. Une bande sonore dont elle a composé le texte accompagne les visiteur·euse·x·s de l'exposition, en français ou en anglais, en alternance.

Pendant l'exposition, une série de trois affiches sérigraphiées de l'artiste belge Koenraad Dedobbeleer, intitulée *The Future Projects Light, the Past Merely Casts Shadow* (initialement produite dans le cadre d'une exposition au centre d'art la Salle de Bain, à Lyon, en 2019), est remise en circulation dans la ville de Genève, sans autre forme d'annonce ou de commentaire.

Mardi 27 fév. — 18.00

Conférence

"How It Started vs How It's Going" Oliver Laric

Bâtiment d'Art contemporain
Mamco, salle de conférence, rdc
Rue des Vieux-Grenadiers, 10
1205 Genève

En écho à l'exposition *Tomorrow Never Dies. Hyperréalités du Laocoon* à la Collection des moulages de l'Université de Genève, l'artiste autrichien Oliver Laric donnera une conférence sur l'ensemble de son travail. D'abord développé sous forme numérique en vidéo ou animations 3D, son œuvre a pris forme dans l'espace à partir de scans 3D de sculptures antiques qu'il partage depuis 2012 en *open source* sur le site threedscans.com, puisqu'elles ne sont pas soumises au copyright.

Ses sculptures sont des références à des œuvres que l'on trouve dans de nombreux musées. Une fois re-matérialisées à partir de scans 3D, elles produisent à leur tour d'étranges artefacts, des « mutants » à cheval entre différentes générations de reproductions. Elles héritent de strates historiques où sont intriquées l'histoire savante et la culture vernaculaire. Comme l'a écrit Rosi Braidotti, « Le travail d'Oliver Laric exprime et explore, dans le contexte mondial contemporain, le défi que les hybrides, les anormaux, les monstrueux « autres » métamorphiques lancent en direction des positions dominantes du sujet et de leur lot de métaphores centenaires éculées. Laric exprime une nouvelle sensibilité culturelle et politique qui appelle à une dissociation active de ces mauvaises vieilles habitudes qui ont pathologisé et criminalisé les « autres » métamorphiques, et nous encourage à réfléchir et à repenser notre relation à l'altérité. »

Conférence en anglais, introduite par Francesca Zappia.

Mars

Jeudi 21 mar. — 18.30

Projection

"The Proposal" de Jill Magid

Auditorium Arditi
Avenue du Mail, 1
1205 Genève

Jill Magid, artiste et écrivaine, vit et travaille à New York. Ses œuvres mettent régulièrement en jeu la manière dont le pouvoir est distribué et circule, et examinent comment il s'exerce, de manière détournée ou dissimulée. Elle joue sur la séduction et des méthodes d'approche nécessitant de constantes négociations pour déjouer les systèmes d'autorité, publics ou privés. Plutôt que de dénoncer ces systèmes, à la manière d'un·e journaliste·x d'investigation, elle les dissèque pour mieux les infiltrer. Imaginer des formes de re-négociation depuis sa propre individualité lui permet de mieux gérer des rapports qui, en général, nous échappent.

En 2013, elle découvre que les archives professionnelles de Luis Barragán, le célèbre architecte mexicain (1902–1988), sont conservées depuis près de vingt ans dans un bunker inaccessible au public, à la périphérie de Bâle. Les archives, comme les droits sur les œuvres et le nom de Barragán, ont été achetés en 1995 par Rolf Fehlbaum, propriétaire et PDG de l'entreprise de mobilier suisse Vitra, comme cadeau de fiançailles à sa future épouse, Federica Zanco. Pendant trois ans, Magid va construire un projet tentaculaire dont le documentaire *The Proposal* retrace l'histoire et la proposition finale : transformer les cendres de Barragán en diamant, en échange du retour des archives au Mexique. Le film se déroule donc entre le Mexique, où ont lieu les tractations avec les héritiers de Barragán, et où se trouvent sa maison et ses cendres ; et la Suisse, où est fabriqué le diamant et où sont conservées les archives. Le corps de l'architecte est mis en balance avec le « corps de l'archive » dans un documentaire construit comme un véritable *thriller*. On ne sait alors plus bien où sont les contours ni de la pensée ni de l'œuvre de l'architecte dont l'héritage conceptuel est confisqué entre des mains privées.

Film en v.o. anglaise, sous-titré en français.

Projection suivie d'une discussion animée par Pierre Leguillon.